

Jacob Friedemann Graf und Herr von Werthern

Wahr! dann standhaft

Wicker sc.

par Caraccioli

LA POLOGNE,

TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,

TELLE QU'ELLE EST,

TELLE QU'ELLE SERA.

TROISIEME PARTIE.

CE QU'ELLE SERA.

Les trois Parties brochées, 2 liv. 8 sols.



A VARSOVIE,
Et se trouve à POITIERS,
Chez MICHEL-VINCENT CHEVRIER,
Libraire, *rue de l'Intendance.*

M. DCC. LXXV.



LA POLOGNE,

TELLE QU'ELLE A ÉTÉ,
TELLE QU'ELLE EST,
TELLE QU'ELLE SERA.

TROISIEME PARTIE.

CE QU'ELLE SERA.

JE ne viens point ici, comme faiseur d'Horoscopes ou d'Almanachs, prédire en l'air des événemens futurs, & les garantir ſur le témoignage de quelque

songe ou de quelque constellation. On n'est plus la duppe de ces rêveries, que des imaginations exaltées accréditoient autrefois; mais je viens, après avoir analysé les forces, la position & le génie des Puissances qui environnent la Pologne, en tirer des inductions propres à deviner quelle sera l'issue de leurs entreprises & la destinée de ce Royaume infortuné.

Ce n'est pas la premiere fois que la Politique, en rapprochant des circonstances, vint à bout de découvrir l'avenir. Ce monde est un théatre où une scene annonce celle qui suit, parce que tout est lié & forme une chaîne dont le premier anneau a des

cun voudroit qu'on se gouvernât comme il se gouverne lui-même. De-là ces dissertations continuelles sur la préférence des Républiques ou des Monarchies; dissertations qui varient, comme on peut le présumer, selon la domination sous laquelle on vit. Un Anglois n'exaltera pas la Monarchie, comme feroit un Danois.

Quelques Rois de Pologne, en voulant eux-mêmes rendre leur sceptre héréditaire, parmi lesquels on peut compter Sobieski, apprirent aux autres Souverains qu'il étoit au moins permis de s'occuper des moyens de changer le gouvernement Polonois.

Ajoutons qu'un Roi de la Nation ne tenant ordinairement qu'à lui-même, n'ayant point assez de forces pour repousser des ennemis puissans, étant pour l'ordinaire en butte à la jalousie de ses compatriotes, souvent même de ceux qui ont le plus contribué à son élection, montre un endroit foible, dont il est aisé de profiter.

Il est à présumer que si la Maison de Saxe, alliée à toutes les Couronnes, eut continué d'occuper le Trône de Pologne, la Russie n'eut pas reproduit sur la scene le trop fameux traité d'Oliva.

Quoiqu'il en soit, Poniatowski regne, il est légitimement élu,

il a toutes les qualités propres à faire un excellent Roi, & rien ne doit troubler sa possession. Aussi voyons-nous qu'aucune Puissance ne lui dispute la Couronne; mais ce n'est point assez pour sa tranquillité. Pere de son peuple, sujet de la République avant d'être Monarque, & toujours citoyen, il ne peut voir qu'avec la plus vive douleur, ses chers compatriotes devenir esclaves au sein de la liberté, & passer forcément sous une domination étrangere, sans l'avoir mérité.

Car c'est aujourd'hui le grand événement qui attire les regards de l'Europe entiere, & qui rend la Pologne le théatre des plus

étonnantes révolutions, & le ſujet de preſque tous les entretiens. On eſt curieux de ſavoir quel ſera ſon ſort, & l'on pleure d'avance ſur ſes débris.

Jamais les Polonois, toujours fideles à leurs traités, n'auroient ſoupçonné que celui d'Oliva, ſeroit le prétexte de leur deſtruction; mais on vouloit qu'ils euſſent tort; & je ne diſſimulerai pas qu'on eut quelquefois un zéle amer contre les Diſſidens, ſans cependant qu'il puiſſe être comparé à celui des Suédois, des Danois, des Anglois & des Hollandois même, contre les Catholiques. Mais en fait de Réligion on ne doit jamais uſer de répréſailles. La charité eſt

l'ame du Chriſtianiſme, & il n'eſt ni autorité, ni prétexte qui puiſſent en diſpenſer.

Il faut cependant avouer que jamais la République de Pologne ne moleſta les Proteſtans; & que s'il y eut une Nation tolérante dans l'Europe, ce furent les Polonois. Il y a même des Statuts qui déclarent que les Rois, en montant ſur le Trône, jureront la tolérance de toutes les Réligions.

L'émeute excitée à Thorn en 1724, à l'occaſion d'un écolier proteſtant qui ne voulut pas ſe découvrir, lorſque la proceſſion du St Sacrement vint à paſſer, & qui fut empriſonné chez les R. P. Jéſuites, pour expier ſon

impudente étourderie, a fait beaucoup plus de bruit qu'elle ne méritoit. Le Prince Hibomirski, quoique nommé Commiſſaire par la Cour, ne prit conſeil que de lui-même, lorſqu'il ſevit contre les proteſtans. On leur a toujours rendu juſtice quand ils ont eu quelqu'affaire à régler; & ſi, ſelon le traité d'Oliva, de 1668, ils n'ont pas de place au Sénat, c'eſt qu'une République ſe croit en droit de changer ſes conſtitutions ſelon les temps & les lieux; & que la conduite de la Hollande & de l'Angleterre, qui ne donnent aucune charge aux Catholiques, eſt d'un mauvais exemple.

Malgré cela les Diſſidens a-

voient en Pologne des emplois & des Staroſties. Ils n'y furent jamais inquiétés que par quelques particuliers déſavoués du Sénat; & le traité d'Oliva qu'on cite ſi ſouvent & ſi vivement en leur faveur, ayant plus de cent ans révolus, ſeroit reſté dans l'oubli, ſi l'on n'eut eu des projets ſur la Pologne depuis longtemps.

On en trouve la preuve dans le concert des trois Puiſſances, qui malgré leurs différens intérêts ſe réuniſſent aujourd'hui pour partager l'Empire des Sarmathes. Elles ſe préſentent avec des manifeſtes qui expoſent leurs droits, tandis que la Pologne ſe croiroit autoriſée, ſi elle avoit la

force en main, à reprendre la Siléſie, la Luſace, une grande partie de la Poméranie, la Boheme, la Livonie & les vaſtes campagnes de l'UKraine, pays qu'elle poſſédoit autrefois.

Les uns ont vu dans les trois manifeſtes qui ont paru, au nom de la Cour de Vienne, de Petersbourg & de Berlin, les droits les plus légitimes; les autres n'y ont apperçu que d'anciens titres qui dépouilleroient tous les Souverains, ſi chaque Puiſſance vouloit reprendre ce qui lui a appartenu, & ne pas reſpecter les poſſeſſions; ainſi chacun juge comme il eſt affecté.

Ce qu'il y a de plus dangéreux pour la Pologne, c'eſt que

les trois Puiſſances qui ſe diſpoſent à l'envahir, ont en partage la force, l'héroiſme & la réputation la plus diſtinguée. C'eſt d'un côté Catherine d'Holſtein, née Princeſſe d'Anhalt, Impératrice de toutes les Ruſſies qui, par la fermeté de ſon ame, l'étendue de ſes connoiſſances, l'éxécution de ſes deſſeins, la gloire de ſes ſuccès, remplit le Trône de Pierre le Grand, de maniere à le faire revivre, & à s'aſſurer la conſidération de tous les peuples; de l'autre c'eſt l'Empéreur Joſeph, de la Maiſon d'Autriche, digne fils de la plus illuſtre mere, & qui déjà dans le rang des Héros, s'attire l'admiration de toute l'Europe, par ſa grandeur

d'ame & par ſon courage; enfin c'eſt Frédéric de Brandebourg, Roi de Pruſſe; ce Monarque, toujours victorieux, qui, comme la foudre, tonne en même temps qu'il éclaire, & pulvériſe tout ce qui s'oppoſe à ſes deſſeins.

Comment la Pologne réſiſteroit-elle à trois Souverains auſſi puiſſans; auſſi n'a-t-elle d'autre eſpoir que dans l'appui des autres Princes, qui viendroient à ſon ſecours; mais y viendront-ils? & ſera-ce par terre & par mer qu'ils entreprendront d'arrêter les hoſtilités qu'on exerce ſur le territoire des Polonois?

A peine le Roi de Pologne fut-il informé de ce qu'on mé-

ditoit contre ſes Etats, qu'il eut recours à ſon conſeil; mais que purent toutes les lumieres du monde contre la force. Il prit néanmoins la réſolution, pour ne rien prendre ſur lui-même, d'aſſembler le Sénat; entrepriſe difficile, pour ne pas dire impoſſible, puiſqu'alors tous les Sénateurs diſperſés, & pluſieurs engagés dans différentes confédérations, n'avoient ni le loiſir, ni la volonté de venir à Varſovie riſquer de fâcheux événemens.

L'hiſtoire des trois Magnats, enlevés au milieu du Sénat, étoit un exemple de ſévérité qui inſpire la terreur. Tout le monde n'a pas le courage de braver la rigueur d'un exil, & ſur-tout

après que des Puiſſances auſſi formidables, ont pris leur parti.

A peine leurs manifeſtes ſe répandirent-ils dans le public, que des troupes pénétroient par leur ordre, dans le cœur même de la Pologne. Les habitans du pays ſe virent inveſtis de toutes parts, ſans même avoir le temps de crier ; & la premiere parole qu'on leur adreſſa fut qu'il falloit renoncer à leur Roi légitime, pour reconnoître des Puiſſances étrangeres. Quel coup pour une Nation libre, & qui préfére ſa liberté à tous les avantages poſſibles !

Déjà le Comte de Perghen a arboré les armes d'Autriche à Léopold, & il exige qu'on prête

foi & hommage à l'Impératrice Reine d'Hongrie ; qu'on ſe détache enfin d'une République à qui l'on a voué dès en naiſſant, ſes facultés, ſes biens & ſa vie. Déjà le Roi de Pruſſe aux environs de Dantzikc, fait donner les ordres les plus abſolus ; & des douanes s'établiſſent en ſon nom, & l'on y perçoit les deniers à ſon profit. Déjà l'on a pris au nom de la Ruſſie le territoire qu'elle a choiſi, & les Autrichiens, les Ruſſes, les Pruſſiens partagent les dépouilles d'un Royaume à demi ruiné.

Les tréſors mêmes du Souverain, & de la République, je veux dire ces ſalines qu'on trouve à deux lieues de Cracovie ;

& qui par leur inépuiſable fécondité forment un des principaux revenus du Royaume, ſont envahies ſans qu'on oſe répliquer; & ce qu'il y a de plus cruel & de plus aviliſſant pour la Nobleſſe Polonoiſe. Cette Nobleſſe toujours fiere, & qui remonte à la plus haute antiquité, c'eſt que les Seigneurs ſe voient forcés de ſe démettre de leurs dignités; & que les Palatins, même inamovibles dans leurs places, ſelon les conſtitutions de l'Etat, doivent perdre leurs titres & leurs Palatinats.

L'hiſtoire, quelque féconde qu'elle ſoit en événemens, fournit peu d'exemples d'une pareille révolution, d'autant plus que

les Puiſſances copartageantes éxigent qu'on acquieſce ſolemnellement à tout ce qu'elles entreprennent; c'eſt par cette raiſon qu'elles permettent qu'on aſſemble des dietines, & que la diete ſe tienne ſelon la maniere accoutumée.

Le Roi de Pologne, au milieu de ces calamités, envoie des Uuniverſaux ſuivant l'uſage dans tous les différens Palatinats, pour qu'on éliſe des Nonces aux dietines, & que la Nation député enfin des ſujets afin d'examiner en corps quel parti prendre. Les unes ſe tiennent, les autres ſe rompent; & cela peut-il être autrement au milieu du trouble & de l'étonnement qui

agitent tous les eſprits. Si l'unanimité ne fut pas la vertu dominante des Polonois, dans les temps mêmes les plus tranquilles, il n'étoit pas à préſumer que dans les momens d'une criſe auſſi violente, il n'y auroit point de contradictions. On voudroit ſauver la Patrie, & la crainte détruiſant l'eſpérance, on ne forme que des projets en l'air, & l'on n'a que des penſées vagues, ſans ſuite & ſans liaiſon. Si l'on ne ſe réunit pour ſe concerter, les événemens dont on eſt témoin, ſont ſi compliqués, le trouble ſi univerſel, que chacun a ſa maniere de voir & d'opiner. Tantôt on voudroit faire un rempart de ſon propre corps

corps contre les Troupes ennemies qui groſſiſſent chaque jour, & tantôt on en reconnoit l'inutilité.

La ſituation des Polonois eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'iſolés les uns des autres par l'éloignement qui les ſépare ; & que privés dans bien des endroits de la commodité des poſtes, des chemins, ils ne ſavent ni ſi l'on vient à leur ſecours, ni ſi on les abandonne; ils ne ſavent ni ſi les conférences de Bucha-reſt ont quelque ſuccès favorable, ni ſi elles ſont rompues ; ils ignorent enfin ſi dans le petit territoire qui reſte à la Pologne, on veut y rendre la Couronne héréditaire, ou ſi elle ſe-

ra élective comme par le passé. Ils ne voient que leur liberté ravie, & c'est un malheur qui excite la rage dans le cœur des jeunes gens; & dans celui des vieillards, la plus vive douleur.

Les peres racontent à leurs fils qui ne commencent qu'à entrer dans le monde, que leurs beaux jours sont passés, & cette idée les accable. La Pologne, ce vaste pays d'où l'on sortoit aussi librement qu'on y entroit, sans visites, sans passeports, sans aucune sorte d'inquisition, ne leur paroît plus qu'un séjour de captivité où l'on a tendu des chaînes de toutes parts; & la liberté, ce mot si précieux, ce mot de ralliement pour tous les Sarma-

thes, n'est plus qu'une chimere: & leur chere & tendre République n'existera plus que dans les histoires. Ce sera un beau songe d'avoir été Polonois.

Voilà ce qui désole la Nation plus que la perte de tous les biens. La vassalité pour un peuple libre est l'état le plus accablant.

Cependant si la Pologne a des chaînes, & si les Puissances qui s'en emparent se maintiennent dans sa possession, l'équilibre n'a plus lieu, & le commerce est gêné. Aussi plusieurs politiques assurent-ils que la France, l'Espagne, le Portugal, la Suéde, le Dannemarck, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne même,

& bien entendu la Turquie, formeront une alliance, pour s'oppofer à une pareille entreprife ; & que ces différens Royaumes, felon leurs intérêts, ne peuvent abfolument s'en difpenfer.

Sans doute fi cela étoit la Pologne feroit bientôt dégagée ; mais elle n'a pas befoin de tous ces fecours, pour recouvrer fes terres & fa liberté. Qu'on examine en effet les Puiffances qui s'en emparent ; qu'on fuppute en même temps les dépenfes énormes qu'il faudra faire de toutes manieres, pour élever des forts, & pour répandre dans ce vafte Royaume, qui n'eft nullement peuplé, des hommes & des Soldats. Outre que ce ne peut

être qu'en s'appauvriffant ellesmêmes, que les Puiffances copartageantes peupleroient la Pologne & la fortifieroient ; elles ont toujours à redouter des Nationaux qui tiennent à leur liberté plus qu'à leur vie, & qui dans la moindre querelle avec les Pruffes & les Autrichiens, renaîtront de leurs propres cendres, pour fe retrouver comme ils étoient. On les y excitera quand même ils n'y penferoient pas alors ; & lorfqu'une guerre violente s'allumera fur les bords du Rhin, de l'Efcaut ou du Po, fera-il poffible que la Pruffe & l'Autriche fe répandent de toutes parts, & fur-tout fi la Turquie, qui aima toujours la Po-

logne, & qui intéressée à la protéger, se met de la partie.

D'ailleurs les trois Puissances copartageantes ne seront pas toujours unies. Si c'est la Russie qui entre en guerre avec les Prussiens & les Autrichiens; elle s'unira dèslors à l'Empire Ottoman, pour les déloger de la Pologne; & l'on peut présumer qu'elle y réussira.

Ajoutons à ces réfléxions que les trois Puissances qui partagent aujourd'hui la Pologne, & qui sont si étonnantes par la supériorité de leur génie, & par leur héroisme pourront avoir des successeurs foibles. Il faut des siécles pour produire des Héros. Frédéric le Grand peut s'appeller un

Atlas, qui porte la Monarchie sur ses épaules.

Quelques talens qu'ait celui qui doit le remplacer, il est presque impossible qu'il le rende trait pour trait. Les événemens dès-lors n'auront pas le même cours. Ce ne seront plus les mêmes vues, les mêmes projets, les mêmes désirs, les mêmes inclinations. Tous les Souverains n'aiment pas la guerre, & l'on en profite souvent pour les dépouiller, d'où j'ose assurer que la Pologne, à quelque chose près, redeviendra quelque jour ce qu'elle étoit.

Cette prédiction n'est point pour flatter les Polonois, quoique je leur sois sincérement at-

taché, ni pour les engager à ſupporter leur joug impatiemment, d'autant mieux que les Puiſſances copartageantes traitent tous leurs ſujets avec bonté & qu'ils peuvent s'attendre pour le moins à un pareil traitement.

Quiconque a lu l'hiſtoire de la Pologne, n'a pas manqué d'obſerver que ce vaſte Royaume eut plus d'une fois affaire à des ennemis qui le partagerent en quelque ſorte; & qu'en 1655, ſous le regne de Caſimir, il eſſuya les plus cruelles révolutions. Charles Guſtave devenu Roi de Suéde, par l'abdication de Chriſtine, (cette Reine qui préféra la Philoſophie au plaiſir de regner,) ſe rendit maître en peu

de temps d'une partie de la Mazovie, & d'une grande partie de la Pologne, ſans compter la Lithuanie qui ſe ſoumit au vainqueur. Les Hiſtoriens ajoutent qu'alors les Polonois ſembloient être frappés de la foudre, & qu'il ne leur reſtoit qu'un courage inutile mêlé de déſeſpoir.

Cependant ces orages ſe diſſiperent, & le moment vint où la Pologne reprit ce qu'elle avoit perdu, malgré les efforts de Ragotski, Prince de Tranſilvanie, qui s'étoit uni à Guſtave, dans le deſſein même de ravir la Couronne à Caſimir. Il eſt des criſes dans les révolutions, comme dans les maladies; l'état des choſes change, & ſouvent au

moment le moins attendu, un Empire qu'on croyoit démembré ou anéanti, éprouve une ſecouſſe, & reparoit tel qu'il étoit.

Les troupes Ottomanes s'aguerriſſent tous les jours dans l'art de faire la guerre, après avoir appris à leurs dépens la maniere de ſe battre, elles ſauront vaincre. On eſt tout étonné de voir combien elles ont profité depuis trois ans, des leçons qu'on leur a données. Qu'elles ſe joignent un jour à la Ruſſie, comme nous l'avons déjà dit, pour rendre à la Pologne ſa force & ſa ſplendeur; & que dans ce même inſtant l'Autriche & la Pruſſe ayent une guerre à ſoutenir en Allemagne ou en Italie, nos

braves Sarmathes renaîtront; qu'on les incorpore avec d'autres; qu'on leur donne d'autres loix, d'autres intérêts, leur amour pour la liberté ne s'éteindra jamais. Semblables aux Juifs pendant la captivité de Babylone, ils ne s'occuperont que de Jéruſalem, & ils regarderont tout pays, qui ne ſera point la Pologne, comme une terre étrangere. Leur cœur & leur ame ſeront toujours à Varſovie. Ce ſera le centre de leurs déſirs. L'ombre de leur République leur apparoîtra dans le temps même qu'elle ne ſubſiſtera plus, & dès que l'occaſion ſe préſentera, ſans être ni rébelles ni cabaleurs, ils la ſaiſiront avec la plus grande avidité, pour

recouvrer leur chere liberté.

Les Serfs mêmes, qui n'ont nulle idée des impôts, auront toute la peine du monde à s'accoutumer à les payer. Ils ne connoissent point les mauvais temps, & ils les connoîtront; ils dépendront des circonstances, & ils n'en dépendoient pas toujours; assurés d'avoir leur nourriture, leur vêtement, leur lit, ils ne s'occupoient que du travail, & maintenant ils auront peur de manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Si d'ailleurs l'habitude est une seconde nature, comme tout le monde le sait, il est impossible qu'ils ne regrettent leur premier état.

Il y a des Nations pour qui la

la servitude n'a rien d'odieux. On ne peut faire entendre cette vérité aux peuples legers, qui aiment à changer de profession & de climat, & néanmoins cela est très-vrai. Le soldat Allemand préfére les coups à la prison, tandis que le François les a en horreur. Ce n'est pas vraisemblablement une affaire de goût; mais l'effet du préjugé.

Ajoutons que la Pologne ne fut pas moins asservie pendant le Regne de Michel Wieçnowieçki, & qu'elle s'en releva. Ce Prince frivole, & vraiement incapable de gouverner, eut la douleur de voir sa Patrie devenir la proye des Turcs. L'Ukraine & la Podolie, deux grandes Pro-

vinces si florissantes restoient aux Ottomans, la Pologne s'obligeoit à un tribut annuel & perpétuel de cent mille ducats d'or, & se rendoit entierement esclave de la Porte, en se soumettant à la loi rigoureuse de marcher à ses ordres contre tous les ennemis de sa puissance, chrétiens ou autres.

Tel fut l'infame traité de Boudchaz sous Mahomet IV, traité si humiliant pour une Nation libre, qu'on fit à cette occasion l'Epitaphe suivante :

Ci-gît la Pologne, qui née de la trop grande indulgence des Rois, nourrie par l'arrogance des Sénateurs, vexée par la licence de l'ordre Equestre, prostituée par

l'avarice de tous les ordres, devenue tributaire des infideles, s'est enfin ensevelie sous ses ruines.

Cependant malgré cette humiliation & ces malheurs, la Pologne redevint ce qu'elle étoit. L'immortel SOBIESKI lui rendit sa splendeur. Versant des larmes améres sur l'infame traité de Boudchaz; il en appella du Roi à la République, lorsque le moment fut favorable, & il dit avec ce courage martial, qui forma toujours son caractere : *N'attendons pas que l'ennemi vienne encore à nous. Il nous reste de la valeur & des sabres; allons à lui & effaçons de notre propre sang le traité qui nous dèshonore.*

On eut beau représenter que

c'étoit une folie de vouloir rentrer en guerre avec une puiſſance formidable ſous laquelle on venoit de ſuccomber; que l'armée ennemie étoit nombreuſe; que de nouvelles levées ne ſeroient ni ſuffiſantes ni aguerries; que le peuple étoit accablé d'impôts; que les tréſors étoient épuiſés; qu'enfin l'Ukraine & la Podolie entre les mains de Mahomet, & quatre-vingt mille Turcs aux frontieres, fixoient ſans retour le malheureux deſtin de la Pologne.

Sobieski triompha de toutes les repréſentations, ſubjugua la multitude, & vint à bout de ſes deſſeins.

Je connois comme vous, répon-

dit-il, à ceux qui n'étoient pas de ſon avis, *le petit nombre de nos troupes & l'épuiſement des finances; mais ces deux maux ſont-ils donc ſans remède. Ce peuple de Serfs qui laboure nos terres, ſe met dans une eſpece de liberté, s'il prend les armes; & bientôt il eſt ſoldat, ſi le chef eſt Général. Je ne demande que ſoixante mille hommes pour vous arracher au joug Ottoman; & ſi vous me demandez où l'on prendra les fonds pour les ſoudoyer, je ne vous propoſerai point de vendre les vaſes ſacrés, quoiqu'on dut y conſentir, ſi cela étoit néceſſaire; mais je vous engagerai à vuider le tréſor qui repoſe dans le Château de Cracovie. At-*

tendez-vous que Mahomet vous l'enleve, dès qu'il en aura connoiſſance? Employons-le à briſer les fers qu'il nous a donnés. Penſez que s'il faut attendre des alliances, des ſubſides; les négociations ſont longues, l'avenir incertain, & que le ſeul préſent eſt en notre pouvoir; vos ancêtres auroient préféré la mort à un an d'eſclavage.

La valeur de SOBIESKI paſſa dans le Sénat & dans l'ordre Equeſtre. Le traité de Boudchaz fut déclaré nul, la paix rompue & la guerre rallumée. Les Lithuaniens ſe mirent en marche, joignirent les Polonois, lorſque l'hiver commença à ſe faire ſentir; & quoiqu'on n'apperçut que

des fleuves débordés, que des forêts immenſes à traverſer, & qu'on fut menacé de la famine & de la maladie, on paſſa le Nieſter; on ſe plaça devant le Camp de Choczin, où l'armée Turque faiſoit voir quatre-vingt mille combattans.

Trente-cinq mille Polonois ſe meſurerent avec eux. Le ſignal fut donné, dès que la circonſtance le permit; & bientôt la déroute ſe mit parmi les Turcs, & l'ennemi battu de toutes parts chercha ſon ſalut ſous les murs de Kaminieck.

L'eau étoit couverte de dix mille Turbans, la terre de vingt mille morts, parmi leſquels on comptoit huit mille Janiſſaires.

Les Polonois ne perdirent que cinq à ſix mille hommes, tant il eſt vrai qu'un grand Général eſt le meilleur boulevart qu'on puiſſe oppoſer à un ennemi puiſſant; & qu'une Nation qui combat pour ſa liberté, eſt preſque toujours ſûre de vaincre. On s'éléve au-deſſus de l'humanité, & l'on ne croit vivre qu'autant qu'on n'eſt ſubjugé; ainſi la Pologne ſe vit renaître de ſes propres débris.

L'étonnante victoire remportée par les Polonois, fut d'autant plus à propos que Mahomet envoyoit alors au Roi Michel, une veſte, un bâton de commandement; ſignes humilians de vaſſalité, que le Grand Seigneur

envoie à ſes tributaires.

Tout cela ſe paſſoit en 1673, & quoiqu'il y ait un ſiecle révolu, & que Sobieski ne ſubſiſte plus que dans la mémoire des hommes, il n'en eſt pas moins apparent que les Polonois tôt ou tard profiteront des circonſtances menagées par la providence, ou amenées par le hazard, & qu'ils s'efforceront de reprendre un jour leurs poſſeſſions; leur courage ne meurt point.

Ajoutons que dans un plat pays, où il n'y a ni montagnes ni fortereſſes, la petite guerre a bien des avantages ſur toutes les batailles réglées, & que dix Polonois, accoutumés à manier

le ſabre, à monter à cheval, à courir avec toute la viteſſe immaginable, peuvent déſoler & même défaire un corps de trente mille hommes. Il y a des ſurpriſes de toute eſpece, dont on ne peut ſe garantir.

L'hiſtoire de la Pologne eſt remplie de ces ſortes de combats ou plutôt d'eſcarmouches, où l'agilité l'emporte ſur le nombre, & où l'armée la mieux diſciplinée eſt déconcertée par des petites attaques auxquelles elle ne s'attend pas. Cent fois les Suédois, les Moſcovites, les Turcs furent mis en déroute par la vélocité des Sarmathes. On les croit éloignés, qu'ils fondent de toutes parts, & qu'ils harcelent

leurs ennemis de la maniere la plus victorieuſe.

On me dira que les vainqueurs & leurs voiſins s'accoutumeront à ces ſortes d'attaques; mais ce ne ſera pas ſans qu'il leur en coûte. Que de pertes & de déroutes ne faut-il pas eſſuyer, avant de triompher d'un ennemi qui a l'expérience pour lui.

Il n'y a qu'un homme qui connoit la Pologne, & les Polonois en état de tirer ces conjectures. C'eſt un moyen preſque toujours ſûr de ſe tromper, que de juger d'un pays par un autre. Si la colere des Rois eſt un feu dévorant qui conſume tout dans ſa premiere chaleur, il vient un

inſtant où il ſe ralentit, & où il s'éteint. C'eſt alors qu'une Nation occupée de ſes malheurs, & ſongeant continuellement à les reparer, paroît tout à coup ſur la ſcene, & profite du moment.

Je les vois ces braves Polonois, qu'on attaque de toutes parts; je les vois repaſſer en eux-mêmes leurs terribles malheurs, ſe rappeller les grands Hommes qui les précéderent & qui leur crient du fonds de leurs tombeaux de venger la Patrie; & ce ſpectacle me touche plus vivement que mes propres maux, parce que mon cœur eſt au milieu d'eux, & que j'attends impatiemment comme eux l'heureux

l'heureux moment qui leur rendra leur patrimoine & leur liberté.

Fin de la troiſiéme Partie.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé: *la Pologne telle qu'elle a été, telle qu'elle eſt, telle qu'elle ſera*; & je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 21 janvier 1774.

LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

Hist. Polon

6, 1pei

